

Opéra de Dijon : Simon Boccanegra dans l'enfer bureaucratique

Philipp Himmelmann propose une lecture pessimiste du chef-d'œuvre verdien, desservie par une distribution inégale.

La fille de Fiesco séduite par Boccanegra s'est pendue dans la maison de son père : un traumatisme dont le corsaire ne se remettra jamais, même devenu doge tout puissant ; il reviendra d'ailleurs mourir là, près de l'aimée. Plutôt un tyran de démocratie, à vrai dire : Philipp Himmelmann a voulu que son palais ressemble à celui de Ceausescu, lieu clos d'intrigues et d'exécutions - avec, au dernier acte, la morgue des suppliciés. Les voyous mafieux en jean et blouson de cuir du Prologue sont désormais des apparatchiks en costar, icônes de cette bureaucratie qui structure les régimes d'oppression : dans la grande scène du conseil, le peuple détruit les dossiers. La mer n'apparaît qu'à travers un tableau, moins symbole d'une nostalgie utopique que simple objet d'ameublement. Cette lecture pessimiste, asséchante, sans la moindre échappée lumineuse, rend presque dérisoires les espoirs d'une communauté réconciliée : voici l'histoire de la décomposition progressive d'un héros qui n'en est pas un. Simon meurt moins du poison versé par Paolo que de celui qu'il secrète à l'intérieur de lui-même. Tenons-nous là le message verdien ? La production a, en tout cas, le mérite de la cohérence. Mais, comme souvent chez **Philipp Himmelmann**, la direction d'acteurs, fonctionnelle et un peu relâchée, reste en deçà du concept.

La distribution n'est pas toujours, non plus, à la hauteur des enjeux. Avec son chant trop droit, son aigu sans éclat, une ligne qui se cherche dans un recitar cantando improbable, **Vittorio Vitelli** ne possède pas, malgré de très louables intentions, la stature du Doge. Beaucoup plus stylé s'avère le Fiesco de **Luciano Batinić**, vraie basse au grave profond, malheureusement desservi par l'acoustique - d'ailleurs plus débonnaire que vengeur alors que son habit de prêtre en fait un Commandeur justicier. **Armando Noguera**, en revanche, a la noirceur aigrie et vénéneuse de Paolo. A l'Adorno sonore et surtendu de **Gianluca Terranova** on préfère de loin l'Amelia déchirée de **Keri Alkema** : certes la jeune fille devient ici un spinto mûr au vibrato parfois envahissant, mais elle colore, elle phrase et elle nuance, jusqu'à de beaux pianissimi. En phase avec la superbe direction, très contrastée, incendiaire ou rêveuse, de **Roberto Rizzi Brignoli** : un vrai chef de théâtre, qui, lui, porte très haut ce Simon dijonnais.

Didier Van Moere